

Leçons V, VI et VII  
du séminaire de Jacques Lacan « ... ou pire »  
commentées par Claude Landman

Ce soir, je me suis rendu compte que j'avais beaucoup de choses à dire, et des choses plutôt difficiles. Après en avoir parlé avec Stéphane, je ferai donc à mon rythme, mais il n'est pas impossible du tout, et il est même probable, que je sois amené à poursuivre dans quinze jours parce que je n'aurai probablement pas terminé ce soir. J'ai décidé aussi que je m'arrêterai à 22 h, de façon à ce que Stéphane et vous-mêmes, vous puissiez engager le dialogue et le débat. Alors comme c'est un petit peu difficile, ce n'est pas tout à fait mon habitude, mais j'ai un petit peu écrit ce que j'avais à vous dire. Et ça commence comme ça :

Nous allons donc nous arrêter, ce soir, après ce que j'appellerai des journées de *bon-heur(t)*<sup>1</sup> – alors, vous l'écrirez comme vous voudrez, *bon*, tiret, *heur*, avec ou sans, *t*, – que nous avons eu ce week-end grâce à Charles Melman, nous allons nous arrêter, donc, sur ce mot d'un seul tenant, sur cette holophrase, que je vous ai écrit au tableau :

*yad'l'un*

*Yad'l'un*, que Lacan introduit dans la septième leçon du séminaire ... ou pire, le 15 mars 1972, et qui lui permet de distinguer le trait unaire – introduit, me semble-t-il, dans le séminaire sur *L'identification* – de ce qu'il appelle ici : *l'unien*. C'est une invention de Lacan. Et je soutiendrai, j'essaierai de soutenir, qu'il s'agit là d'une avancée décisive dont, à mon avis, nous n'avons pas fini de mesurer les conséquences. J'essaierai de vous en montrer quelques unes éminemment cliniques, notamment dans le champ des psychoses, mais également dans celui de l'hystérie. Conséquences qui concernent la mise en place de l'unité du corps, de ce qui fait de ce corps, du corps, un *Un* ; un *Un* consistant qui ne se défait pas à tout bout de champ. C'est ce que montrent par défaut les phénomènes de la psychose, et d'une certaine façon aussi, les phénomènes que l'on rencontre dans certaines formes de l'hystérie.

Il me semble, en effet, – et ça c'est-ce que j'avance – que *yad'l'un*, *l'unien*, a un rapport étroit, quoique distinct, avec la mise en place du stade du miroir tel que Lacan la généralise avec le schéma optique, l'introduction du trait unaire et du grand I de l'Idéal. Stéphane, je l'espère, voudra bien me

---

<sup>1</sup> Voir la dernière phrase du texte paru dans l'annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, et commenté donc par Charles Melman : « fasse ces lignes du bon-heur, leur sans le savoir » (p.13)

donner son avis sur ce point puisqu'il a travaillé de très près ces questions dans ses différents ouvrages auxquels je vous renvoie : *l'Image et le double*, chez Erès, *Pathologie de l'image du corps* et *La Clinique de l'identité*, parus aux P.U.F.

Alors que j'ai écrit, au tableau, *yadl'un*, est d'autant plus justifié qu'il s'agit d'une écriture. *Yadl'un*, je le dis comme ça, c'est un écrit. Un écrit qui s'origine du lieu du dire – et ça, je crois qu'on peut le repérer dans cette leçon. Du lieu du dire, c'est-à-dire, du réel. Et c'est en cela, me semble-t-il, que Lacan peut dire que l'écrit, seul, nous donne un accès au réel, puisque justement c'est de là que s'origine l'écrit. Donc, du même coup, en retour, c'est seulement grâce à l'écrit, que nous pouvons avoir accès, un accès, à cette dimension du réel. Ce réel dont nous ne pouvons justement rien dire, mais, qui nous fait parler.

« *Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend.* »

Dans la première version de cette phrase dont vous savez qu'elle inaugure *L'Étourdit*, première version qui se trouve dans ce séminaire, dans une leçon postérieure, dans la première version de cette phrase, c'est : « *Qu'on dise comme fait...* ». Ça disparaît dans *L'Étourdit*. Mais Lacan, dans ce séminaire, écrit : « *Qu'on dise comme fait...* ». Autrement dit, le *qu'on dise*, ce qui vient du dire, ce qui s'origine du dire, cette référence au réel du dire, c'est un fait. *Qu'on dise*, c'est un fait qu'on oublie, et qui tient au réel. Ce fait qui tient au réel, nous pouvons néanmoins l'écrire. Ça, c'est la thèse de Lacan, thèse que je vous rappelais à l'instant, et j'irai un petit peu plus loin, toujours en le suivant, c'est même ce qui est l'essence de l'interprétation psychanalytique, soit, ce qui est à lire dans ce que dit le patient – ce n'est rien d'autre, l'interprétation psychanalytique.

Melman, je crois, l'a rappelé ce week-end, l'essence du discours psychanalytique, c'est d'être un discours sans parole. Autrement dit, la parole de l'analyste est superflue dans l'interprétation. Ça ne veut pas dire, par là, qu'il ne l'introduit pas parfois dans la cure, mais essentiellement, l'interprétation psychanalytique, n'est que la lecture, une lecture de ce que dit le patient. Autrement dit, ça relève de l'écrit. Et Lacan ajoutera que seule cette interprétation, qui est de l'ordre de ce qui se lit, qui est de l'ordre de l'écrit, est éventuellement susceptible de réduire, de faire passer à l'existence ce qui est de l'ordre de l'inexistence. Mais cette inexistence, Claire, dans son exposé, nous rappelait que c'est aussi bien l'inexistence de la vérité en tant que le symptôme en marque la place – inexistence de la vérité dont la place se manifeste par le symptôme –, que l'inexistence de la jouissance en tant qu'elle se manifeste dans la répétition. Je vous renvoie à la leçon IV du séminaire ... *ou pire*, et si vous avez reçu la transcription de cette leçon commentée, vous pourrez le repérer dans l'exposé de Claire Sotty.

Je cite Lacan dans la leçon du 19 janvier 72. C'est à la page 57 :

« ... *c'est l'inexistence de la jouissance que l'automatisme dit de répétition fait venir au jour de l'insistance, de ce piétinement à la porte qui se désigne comme sortie vers l'existence.* »

Alors la question que je pose, que je vous pose, c'est la suivante :

– N'est-ce pas cette porte...

Porte de sortie.

– N'est-ce pas cette porte qui ouvre vers l'existence...

L'existence comme nécessité de discours, nécessité de discours qui s'écrit.

Nécessaire, c'est ce qui *ne cesse pas de s'écrire*.

– N'est-ce pas cette porte qui ouvre vers l'existence en quoi consiste l'interprétation psychanalytique ?

C'est une question. Est-ce que l'interprétation psychanalytique permet, permettrait, cette issue vers l'existence sous la forme de ce qui se déposerait comme écrit dans l'interprétation ? Et n'est-ce pas ce qui est attendu du psychanalyste ? Puisque, comme vous le savez, depuis un texte des années 50, Lacan a défini la psychanalyse comme « *la cure que l'on attend d'un psychanalyste* ». C'était ça sa définition de la psychanalyse. Il avait à faire un travail pour l'Encyclopédie, « Variantes de la cure-type »<sup>2</sup>, et il a proposé cette définition que je trouve absolument formidable : il n'y a rien d'autre que la cure que l'on attend d'un psychanalyste. Alors vous voyez, ça met tout de suite la question du désir du psychanalyste et de la direction de la cure au tout premier plan.

A cet égard, je vous propose de considérer le *yadl'un* comme une interprétation, comme relevant du registre de l'interprétation. *Yadl'un*, c'est un écrit, et si c'est un écrit qui a des conséquences, je crois qu'on peut considérer qu'il est du registre de l'interprétation, même s'il ne se fait pas dans une cure singulière.

Lacan donc nous le dit : « ... *je vise cette année à vous parler de l'Un.* »<sup>3</sup>. Ailleurs : « *Le point pivot que je vise cette année, à savoir l'Un.* ». Mais il nous dit tout cela non sans précaution : « *Il n'y a rien qui soit aussi glissant que cet Un, c'est très curieux, Hein ? En fait de chose qui a des faces singulièrement divergentes, vous le verrez, c'est bien l'Un.* ».

Et encore :

« *Comme vous le savez déjà j'espère, un certain nombre d'entre vous, sans que j'aie eu à vous le dire, le principe du sériel,...*

Il joue ici de l'équivoque entre sérieux et sériel

...*c'est cette suite de nombres entiers qu'on n'a pas trouvé d'autre moyen de définir...*

Écoutez bien ça ! Définition du nombre entier, de la suite des nombres entiers  
... *qu'à dire qu'une propriété y est transférable de  $n$  à  $n + 1$ , qui ne peut être que celle qui se transfère de 0 à 1.* »<sup>4</sup>

Nous reviendrons tout à l'heure sur l'effort logicien extraordinaire de Frege qui construit la suite des nombres entiers en se passant de la numération, c'est-à-dire sans compter. Il construit la suite des nombres entiers comme s'il ne savait pas compter. Voilà ! Pourquoi ? Pourquoi cet effort incroyable ? Eh bien, tout simplement pour éviter un cercle vicieux. Puisque dès lors que l'on

<sup>2</sup> Article paru dans l'Encyclopédie Médico-chirurgicale le 3 février 1955.

<sup>3</sup> p.81, début de la leçon VI du 8 mars 72.

<sup>4</sup> p. 70, leçon V du 9 février 72.

compte, que nous sommes dans la numération, eh bien, la suite des nombres entiers est supposée déjà construite, elle est à notre disposition. Nous comptons, donc elle est déjà là, la suite. Mais pour la construire, pour la fonder en raison, il faut se passer de la numération, il faut la construire comme si nous ne savions pas compter. Et voilà l'exercice auquel se livre Frege, qu'il nous propose, et que je vais essayer de proposer à mon tour en sachant que c'est particulièrement difficile et délicat. Et nous verrons également (je ne sais pas si ce sera possible ce soir) comment Lacan, dans sa propre genèse du Un, s'appuie sur Frege, et en même temps, le subvertit. On aura à faire avec Lacan à une construction de la suite des nombres entiers inédite. Et encore une fois, Lacan va faire cet effort extraordinaire à son tour uniquement parce que ça concerne la pratique de la psychanalyse. J'évoquais la question du stade du miroir, cette mise en place du Un, de l'unité du corps, ce sont notamment pour ces raisons que Lacan va reprendre Frege.

Alors, j'en étais, avec la citation d'avant, à ce qui se transfère du 0 au 1. C'est ça, la raison de la suite des nombres entiers : ce qui se transfère du 0 au 1, c'est la propriété commune des nombres entiers. Je poursuis :

*« Le raisonnement par récurrence ou induction mathématique, dit-on encore.*

C'est ça donc ce transfert de la propriété entre 0 et 1.

*Seulement voilà, c'est bien le problème que j'ai essayé d'approcher dans mes derniers... amusements, qu'est-ce qui peut bien se transférer de 0 à 1 .*

C'est ça, la raison de la suite des nombres entiers, ce transfert de 0 à 1. Mais qu'est-ce qui se transfère de 0 à 1 ? se demande Lacan.

*C'est là le coton ! C'est pourtant bien ce que je me suis donné comme visée cette année de serrer, ou pire.*

Vous voyez le risque : s'il n'arrive pas à serrer ce coton, ce qui est là bien coton, eh bien, ça peut mener au pire ; responsabilité de qui enseigne la psychanalyse.

*Je n'avancerai pas aujourd'hui dans cet intervalle, qui de prime abord est sans fond, de ce qui se transfère entre 0 et 1.*

Entre 0 et 1, c'est sans fond ; et, en effet, nous savons que c'est la suite des nombres réels.

*Mais ce qui est sûr et ce qui est clair, c'est qu'à prendre les choses un par un,...*

Il dit *un par un*, pas *une par une*

*... il faut en avoir le cœur net. Car quelque effort qu'on ait fait pour logiciser la suite, la série des nombres entiers, on n'a pas trouvé mieux que de désigner la propriété commune - c'est la seule - [il se répète là] comme étant celle de ce qui se transfère de 0 à 1. »<sup>5</sup>*

Vous voyez, c'est ce que je vous disais avant, c'est-à-dire cette nécessité de construire la suite des nombres sans avoir recours au comptage mais à partir d'une propriété commune dégagée logiquement. C'est à partir de cette propriété commune, et non pas en comptant, qu'on va construire la suite des nombres entiers.

---

<sup>5</sup> p.70-71

Lacan va donc aborder le Un en prenant appui sur Frege. Je reviendrai sur ce point d'appui que Lacan prend de la tentative fregéenne, mais notons tout de suite que cette propriété commune entre 0 et 1 n'est pas autre chose que ce qu'on appelle *le continu*. Le continu, c'est-à-dire : la suite, l'ensemble des nombres réels, des nombres qui ne sont pas dénombrables. Il y en a toujours *un en plus* entre 0 et 1. On ne peut pas les dénombrer. Alors là, il faudrait entrer dans des détails techniques pour voir ce que c'est que de dénombrer. Quoiqu'il en soit, c'est à partir de là, que Lacan se réfère non seulement à Frege mais également à Cantor, c'est-à-dire aux *alephs* et aux *nombres transfinis*.

Et Lacan, – ça c'est extraordinaire, vraiment c'est époustouflant ! – il va prendre un autre appui en plus de Frege et Cantor, il va prendre un autre appui qui comme vous le savez est le *Parménide* de Platon. Je le cite à la page 93<sup>6</sup> :

*« La dernière fois [leçon VI], je vous ai raconté quelque chose qui était centré sur l'Autre, ce qui est plus commode que ce dont je vais parler aujourd'hui,...*

Alors vous voyez, il est plus facile de parler de l'Autre – du symbolique – que du Un.

*... dont je vous ai déjà caractérisé ce qu'on pourrait appeler le rapport, le rapport à l'Autre, très précisément en ceci qu'il n'est pas inscriptible. Ce qui ne rend pas les choses plus faciles. Il s'agit de l'Un.*

Il n'y a donc pas d'inscription possible du rapport de l'Un à l'Autre. Il y a là une césure entre l'Un et l'Autre, une coupure. Il y a l'Un, d'un côté, et puis l'Autre, de l'autre. Pas de rapport inscriptible. Et là j'insiste sur ce point :

*De l'Un pour autant que déjà je vous l'ai indiqué, vous indiquant aussi comment la trace s'en est frayée dans le Parménide de Platon.*

Il y a dans le *Parménide* de Platon la trace de l'Un. Mais de l'Un tel qu'il est à cerner aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il y a chez Platon une anticipation, d'après Lacan, une trace frayée de cette caractéristique du Un d'avoir plusieurs pentes divergentes. Eh bien, le Un n'est pas un, voilà ! Il est au moins bifide. Vous voyez comme c'est délicat de s'engager sur ce terrain, il fallait avoir quand même le courage de Lacan ; et en même temps, c'est légitime puisque ça concerne notre pratique, mais il fallait le faire quand même s'engager... D'ailleurs il le dit lui-même : *C'est coton de serrer ça*. Alors vous voyez que nous allons avoir un petit peu de mal, nous aussi.

Ceux qui étaient présents à la Journée de préparation, il y a quelques semaines, ou, qui ont assisté au Séminaire d'hiver ce week-end, ont pu grâce à Hubert Ricard mesurer, me semble-t-il, ce qui est en jeu dans ce dialogue de Platon : l'impossibilité de fonder le statut du *Un* du fait de son caractère insaisissable, à plusieurs pentes divergentes. Cette aporie concernant le Un, qui justifie le caractère non conclusif de ce dialogue... C'est un dialogue qui ne se conclut pas, le *Parménide*, et il ne se conclut pas parce qu'il y a une aporie du Un. Ça ne tient pas ! Quelles que soient les définitions du Un, ça ne tient pas.

Contrairement à la plupart des commentateurs universitaires, qui ont

---

<sup>6</sup> Début de la leçon VII du 15 mars 72.

beaucoup de mal à s'y retrouver dans ce dialogue, Lacan considère cette aporie chez Platon comme, je vous le disais, la trace frayée de l'Un. Dans, toujours, la leçon VII du 15 mars 1972, Lacan va insister sur la dimension – ça c'est fondamental, parce que, ça, il va l'utiliser, et sur ce point il va s'appuyer exclusivement sur Platon – sur la dimension de surgissement, d'instantané du Un, et il prendra donc appui sur deux passages du texte de Platon.

Le premier passage concerne la première hypothèse de Parménide, mentionnée en 137b, 137c. Je vais vous lire le passage. Parménide, donc, philosophe éléate, quoique âgé dans ce dialogue, se laisse convaincre par Socrate soucieux de mieux comprendre. Socrate voulait mieux comprendre les thèses de Parménide. Et Socrate est appuyé par Zénon, l'élève de Parménide, pour que Parménide fasse une démonstration de sa méthode à partir de l'hypothèse de l'existence : *s'il est Un – si l'Un est –*, et de l'hypothèse contraire : *s'il n'est pas*. Voilà comment va s'équilibrer le dialogue. Alors première hypothèse. C'est Parménide qui parle<sup>7</sup> :

*« Par où donc allons-nous bien commencer (137b) et que prendrons nous comme première hypothèse ? N'êtes-vous point d'avis, puisque nous avons pris le parti de jouer ce jeu laborieux, que je commence par moi-même et par ma propre hypothèse, en la faisant porter sur l'un lui-même ; « s'il est un » et « s'il n'est pas un », qu'est-ce qui doit en découler ?*

Juste avant, – et je dois dire que ce n'est pas forcément anecdotique, parce que j'ai l'impression que Lacan est en résonance avec ce que dit Parménide – Parménide, déjà un peu âgé, mais Socrate insiste, Zénon insiste, et il dit :

*Je suis dans la nécessité de vous obéir, aurait repris Parménide,*

Parce que c'est un narrateur qui raconte ce dialogue.

*Pourtant, il me semble éprouvé ce que ressentait (137a) le coursier d'Ibycos. Se comparant à un cheval qui a gagné des prix, mais qui a vieilli, et qui, sur le point d'être attelé à un char pour participer à une course tremble devant l'épreuve, Ibycos déclare : « Moi de même, c'est bien à contrecœur que je me vois, à ce point de mon âge, poussé de force sur le chemin de l'amour ».*

Etonnant ! « le chemin de l'amour ».

*En évoquant ces mots, je ressens moi aussi une grande appréhension, à songer comment il me faudra, si vieux, traverser à la nage un si rude et si vaste océan d'arguments. Et pourtant, il faut tout de même vous faire plaisir, puisque aussi bien, comme le dit Zénon, « nous sommes entre nous »*

L'humour de Platon, ce n'est pas rien quand même ! On a parlé aussi de son ironie, enfin, comme celle de Socrate.

*Et qui donc me donnera la réplique ? poursuit Parménide. Ne sera-ce pas le plus jeune ? En effet, c'est lui qui fera le moins d'embarras, et répondra le plus ce qu'il pense. Par la même occasion, ses réponses me fourniront des pauses*

Alors ça aussi c'est très humoristique, parce que le plus jeune en question, qu'on appelle le jeune Aristote, ne fait que répéter ce que dit Parménide et ne

<sup>7</sup> La version lue ici est celle du Parménide, traduit par Luc Brisson, Ed. GF Flammarion.

lui laisse strictement aucune pause. A tel point que Lacan a pu dire que ce dialogue c'est l'Un qui parle. Il n'y en a qu'un qui parle, c'est l'Un ! En effet, c'est structural, à partir du moment où l'on parle de l'Un. C'est bien le problème, et c'est pour ça que ça produit de l'ennui. Parce que celui qui parle de l'Un, il parle tout seul, il a énormément de mal à s'adresser à l'autre, aux autres, moyennant quoi, ceux qui l'écoutent s'emmerdent, s'ennuient. Pour être plus précis et confirmer la validité de l'anagramme de Lacan, *unien = ennui*, voilà ! Et puis, il est probable que Lacan a ennuyé son auditoire.

Et Parménide commence :

*Eh bien, allons-y, dit-il. Supposons qu'il soit un. Cet un, ne saurait être plusieurs choses, ou quoi alors ?*

S'il est un, il n'est pas plusieurs ; et réponse du jeune Aristote :

*Comment pourrait-il bien être plusieurs choses ? »*

Et le dialogue va commencer, la dialectique va s'engager. Je vous conseille de le lire, c'est formidable, c'est vraiment d'une fraîcheur incroyable. Je reviendrai un petit peu plus loin dans le dialogue. Mais pourquoi je fais là une pause ?

Lacan va s'autoriser ici à traduire *εἰς ἄν ἔστιν* qui est toujours traduit par *s'il est Un* – ça c'est étonnant –, Lacan va le traduire par *s'il y a Un* ; et il ajoute « ou *s'il y a l'Un*, comme vous voulez »<sup>8</sup>. Je dois dire que je ne connais pas le grec, mais, on va voir pourquoi il va traduire par *il y a*, *ἔστιν* ; *ἄν*, c'est *un* ; *εἰς*, c'est *si* ; et *ἔστιν*, c'est l'existence traduit par *est*. Vous allez voir comment la lecture du dialogue de Platon, précise, ciblée, va permettre à Lacan de s'autoriser une traduction : *s'il y a l'Un* et pas *s'il est Un*. *S'il est Un*, c'est très ambigu, c'est très équivoque parce que ça a donné avec les néo-platoniciens : *l'un est*. C'est-à-dire que *l'un est l'être*, voilà ce que ça a donné. Disons qu'ils ont tiré ce *ἔστιν*, ce *est*, du côté de l'être, du *un* comme *être*, et ça été évidemment ce qui a soutenu toute la théologie néo-platonicienne, et Dieu sait si elle est importante dans notre tradition, très importante. C'est décisif, je crois, de traduire *εἰς ἄν ἔστιν*, par *s'il y a Un* ou *s'il y a de l'Un*. Alors sur quoi Lacan se fonde-t-il ? Je vous le disais, c'est sur le dialogue lui-même. Alors je vais vous lire ce passage... Non d'abord, je vais vous proposer ce que Lacan dit, toujours dans cette leçon VII, à la page 97 :

*D'où est-ce que cet Un surgit ?*

Voilà sa question. Il y a un surgissement de l'Un. J'insiste sur ce point : *surgit*.

*C'est très précisément ce que dans la première hypothèse Platon, enfin, essaye d'avancer, à dire comme il peut, faute qu'il ait à sa disposition d'autres mots : εἰς ἄν ἔστιν, s'il est Un. Car ἔστιν a manifestement là la fonction de suppléance, de ce qui ne s'accroît pas, comme en français, de l' il y a. Et ce qu'il faudrait sûrement traduire – je comprends le scrupule qui y arrête les traducteurs – il faudrait sûrement le traduire : s'il y a Un (ou l'Un, c'est à vous de choisir). Mais ce qui est certain, c'est que Platon choisit et que son Un n'a rien à faire avec ce qui englobe.*

---

<sup>8</sup> Voir p.97

Et donc, ça me permet d'enchaîner sur le second passage sur lequel Lacan va s'appuyer pour repérer en quoi l'existence, le *yad'Un* – parce que c'est le Un de l'existence – surgit – puisque ce Un surgit – instantanément de l'inexistence. Alors ça se trouve en 156c jusqu'à 156e, où Parménide examine la troisième hypothèse. Hypothèse étonnante puisque cette hypothèse, c'est quoi ? C'est que l'Un est un et plusieurs. Et dans le passage que je vais vous lire, *il est un et plusieurs* sur ce versant où il est à la fois – écoutez bien ça – le Un, il est à la fois en mouvement et en repos. Ah ?! Alors, ça ne va pas de soi, déjà de le penser *un et plusieurs*, bon, c'est compliqué, mais de le penser à la fois *en mouvement et en repos*, comme une des déclinaisons de cet être un et plusieurs à la fois... Alors, je vais vous lire ce passage, qui est formidable, sur lequel vraiment Lacan s'est appuyé. Alors c'est bien sûr toujours Parménide qui parle :

*Mais, lorsque, se trouvant en mouvement, il se met au repos, et que, (156c) se trouvant au repos, il change d'état pour se mettre en mouvement, il faut, bien évidemment, qu'il ne se trouve, lui, dans aucun laps de temps.*

Puisqu'il est à la fois en mouvement et en repos, donc il ne peut pas être dans un laps de temps.

*Comment cela ?* demande le jeune Aristote

Parménide

*Être immobile dans un premier temps, puis se mouvoir, être en mouvement dans un premier temps, puis s'immobiliser, ce n'est point sans changer d'état qu'il pourra admettre ces affections.*

Jeune Aristote

*Comment serait-ce possible en effet ?*

Parménide

*Or, bien sûr, il n'existe aucun laps de temps où il lui soit possible d'être en même temps en mouvement et en repos*

Jeune Aristote

*Non, bien sûr.*

Parménide

*Et pourtant, il ne peut passer d'un état à un autre sans changer d'état ?*

Jeune Aristote

*Non, vraisemblablement*

Parménide

*Quand donc change-t-il ? Car il ne change ni quand il est au repos ni quand il est en mouvement (156d) ni dans un laps de temps.*

Vous voyez le raisonnement. Alors le jeune Aristote, il dit « bien sûr que non » [rires] c'est sûr ! Ben oui, qu'est-ce que tu veux qu'il dise ? C'est le Un qui parle ! Franchement, tu ne peux que te la boucler !

Alors Parménide poursuit :

*Est-ce qu'il existe, ce point insituable où l'un se trouve quand il est en train de changer ?*

En train de changer !

Jeune Aristote

*De quoi s'agit-il donc ?*

Parménide

*L'instant.*

L'instant. En grec : *ἐξαίφνης* (exaïphnès)

*En effet – poursuit Parménide – l'instant semble désigner quelque chose comme le point de départ d'un changement dans l'un et l'autre sens. En effet, ce n'est certes pas à partir du repos encore en repos que s'effectue le changement ; ce n'est pas non plus à partir du mouvement encore en mouvement que s'effectue le changement. Mais l'instant, qu'on ne peut situer est sis entre le mouvement et le repos parce ce qu'il ne se trouve dans aucun laps de temps. Et tout naturellement, c'est bien vers l'instant (156e) et à partir de l'instant que ce qui est en mouvement change d'état pour se mettre en repos, et que ce qui est en repos change son état pour se mettre en mouvement.*

Jeune Aristote

*Il y a des chances. »*

C'est sur ce passage (c'est ce que je soutiens, au fond c'est pas très original) que Lacan avance *yad'l'un*. Ça surgit de l'inexistence, le Un. Vous voyez enfin, à quel point ça bouleverse nos conceptions ! C'est-à-dire que ce qui va construire la suite des nombres entiers, c'est un dire qui ne peut d'ailleurs que s'écrire *yad'l'un*. Voilà comment Lacan va être amené à résoudre des impasses et des contradictions qui existent depuis Platon, en effet, jusqu'à Frege y compris. Vous allez voir comment cet appui, pris sur le dire, sera

décisif pour la construction des nombres, et donc pour la question de l'unité du corps, parce qu'il ne faut jamais oublier ça !

Alors Lacan va commenter ce passage que je vous ai lu. C'est à la page 103 :

*« C'est bien en quoi l'existence déjà, dès sa première émergence,...*

Emergence de l'existence à partir de l'inexistence.

*... s'amorce tout de suite, s'énonce de son inexistence corrélative. Il n'y a pas d'existence sinon sur fond d'inexistence, et inversement. Exsistère,...*

Ecoutez bien ça, c'est incroyable !

*...ne tenir son soutien que d'un dehors qui n'est pas, c'est bien là ce dont il s'agit dans l'Un.*

L'un se soutient d'un dehors qui n'est pas... Voilà sur quoi se fonde le Un, à partir de quoi il émerge.

*Car à la vérité, d'où surgit-il ? En un point où Platon arrive à le serrer. Il ne faut pas croire que ce soit, comme il semble, seulement à propos du temps. Il l'appelle το ἐξάίφνης, traduisez ça comme vous voulez, c'est « l'instant », c'est « le soudain ». C'est le seul point où il peut le faire subsister.*

C'est-à-dire que dans ce dialogue très long, qu'est le *Parménide* de Platon, le seul moment où Platon peut faire subsister le Un, c'est dans l'instant, sinon ça ne tient pas. Donc vous voyez comment Lacan, véritablement prend appui sur Platon ; parce que pour Aristote, cet instant qu'évoque Platon n'existe pas dans sa *Physique* : nous sommes dans la continuité, ou le repos, ou le changement, mais il n'y a pas cette dimension de l'instant.

Je poursuis la citation :

*Et c'est bien en effet toujours où toute élucidation du nombre – et Dieu sait qu'elle a été poussée assez loin pour donner l'idée qu'il y a d'autres alephs que celui des nombres –...*

Vous voyez, ça, je ne sais pas très bien à quoi d'autre il fait référence, « d'autres alephs que celui des nombres ». Si vous avez une idée, vous me direz.

*... et celui-là, cet instant, ce « point », car c'est ça qui en serait la véritable traduction, c'est bien ce qui ne se trouve décisif qu'au niveau d'un aleph supérieur, au niveau du continu.*

Autrement dit, là, je ne vais pas le développer maintenant, mais, on y reviendra à propos de Cantor et du continu. Mais je vais bientôt terminer, je fais juste encore un petit développement.

Alors si vous voulez nous allons revenir maintenant à la construction de Frege, à la construction de la suite des nombres entiers. Et alors là, j'espère que ça ne va pas trop vous ennuyer, mais il faut bien dire qu'il a eu une trouvaille géniale, Frege, ça s'appelle l'*équinuméricité*. Mais cette trouvaille géniale, l'*équinuméricité*, va être aussi un point de butée insurmontable, matérialisé, le dit point de butée, par les paradoxes de Russell. Et nous verrons en quoi l'invention de l'*unien* par Lacan, le *yad'l'un*, est susceptible de constituer une issue éventuelle à cette impasse dont il faut

bien dire qu'elle est l'impasse de la logique.

Avant de nous engager sur ce terrain, notons que les références de Lacan concernant le Un – qu'il s'agisse de Platon, de Frege, ou de Cantor – témoignent de son refus ici d'aborder cette question relative au Un en rapport avec l'ontologie et la théologie. Ce n'est pas du côté de l'être que Lacan va aborder la question du Un. Et ça c'est très important, je vous assure, ça n'a l'air de rien comme ça, mais ça n'est pas un débat philosophique, c'est un choix délibéré de Lacan, et qui témoigne, il faut bien le dire, j'ose le dire, de son athéisme, d'un refus d'aborder le Un par le biais de l'être. Vous êtes d'accord ? C'est-à-dire qu'il refuse d'assimiler le Un, fût sur un seul de ses versants, à l'être. Pourquoi je dis ça ? Parce qu'il aurait pu prendre appui sur des penseurs qui ont également repéré la bifidité de l'Un. Faut pas croire que Platon, Frege auraient été les seuls, d'autres penseurs ont repéré le caractère ambigu de l'Un – à double entrée, bifide – à commencer par Leibniz. Sur ces questions, vous pouvez vous reporter avec profit, comme je l'ai fait moi-même, à l'ouvrage de Guy Le Gaufey : *Le lasso spéculaire*, aux éditions E.P.E.L.

Leibniz avait parfaitement noté cette ambiguïté du Un : entre le Un de l'élément et le Un qui unit les éléments entre eux ; entre le Un de chaque monade qui est une substance simple, – c'est-à-dire, les monades, pour Leibniz, n'ont pas de corps, elles sont sans substance matérielle –, et le Un qui n'a aucune substance, ni simple, ni composée, et qu'il appelle le lien substantiel, le *vinculum Substantiale*, qui unit certaines monades dans un corps. C'est très puissant Leibniz, faut pas croire ! Cependant Leibniz, dont le système métaphysique est foncièrement idéaliste (je ne vais pas entrer ici dans les détails), Leibniz attribue à un acte divin, ce lien substantiel surajouté ; le lien substantiel – ce qui unit les éléments entre eux – est surajouté. Pourquoi *surajouté* ? Parce que s'il n'était qu'ajouté, il serait lui-même une monade, ce serait une monade de plus, une substance simple de plus, un élément de plus, et non le lien *entre* les éléments.

Et je crois qu'on peut mesurer l'enjeu théologique du système de ce philosophe protestant qu'est Leibniz ; enjeu qui concerne la question de la liberté et de la prédestination, de la grâce pour tout dire. Je vais vous citer un passage d'une lettre de Leibniz à un jésuite qui l'interrogeait sur l'eucharistie, la transsubstantiation. C'est en 1706. Et Leibniz écrit ceci :

*« Ainsi doit-on dire l'un ou l'autre. Ou les corps sont de simples phénomènes, et par conséquent l'étendue aussi ne sera aussi qu'un phénomène, et seules les monades seront réelles, mais l'union sera remplacée dans les phénomènes par l'opération de l'âme qui perçoit.*

C'est-à-dire que les phénomènes, dans cette première hypothèse, n'ont strictement aucun corps. C'est étonnant quand même, ils n'ont pas de substance, les phénomènes. Ça n'est que la perception du sujet qui leur donne une unité.

*Ou bien – ajoute-t-il – si la vraisemblance nous pousse à admettre des substances corporelles, cette substance-là [la substance corporelle] consiste en cette réalité d'union qui ajoute quelque chose d'absolu quoiqu'en flux, à ce qui doit être uni. En l'absence de ce lien*

*substantiel des monades,...*

Ecoutez ça, c'est étonnant ! S'il n'y avait pas ce lien substantiel qui donnait matérialité aux phénomènes, eh bien, il nous dit :

*...tous les corps avec toutes leurs qualités ne seraient que des phénomènes bien fondés comme un arc-en-ciel, une image dans un miroir, les mots, les songes qui se poursuivent de manière parfaitement congruente à eux-mêmes, et c'est en cela que consisterait la réalité des phénomènes.*

C'est intéressant ce qu'il avance Leibniz.

Lacan ne fait pas non plus référence à un autre penseur – et pour les mêmes raisons que celles que je vous énonçais : le refus de s'engager sur la question du Un dans la théologie ou dans l'ontologie – à savoir Duns Scot, dont la spéculation aboutit également à une diplopie du Un, du Un en tant qu'éminente singularité, singularité extrême, réalité dernière de l'être, de l'être au sens de l'existence. Pour Duns Scot, la singularité extrême est faite d'un mélange indissociable entre la réalité spécifique de l'individu – ses traits spécifiques – et ce qu'il appelle son hæccéité, terme qui vient du latin *hoc*, et que l'on pourrait traduire en français par *le fait d'être ceci plutôt que cela*. Donc double versant du Un : Un de l'élément et puis Un qui désigne le ceci. Et là, Duns Scot dit que :

*Seul l'entendement divin a accès à ce mélange indissociable et en particulier à l'hæccéité en tant que point extrême de la singularité. Quant à nous, mortels – ajoute-t-il – nous devons nous contenter des seuls traits spécifiques, c'est à cela que nous restons condamnés à repérer.*

C'est-à-dire, il faut l'entendre comme ça : au seul trait unaire ; il n'y a que ça qu'on voit, on ne saisit pas ce qui fait lien.

Alors je termine sur ce point : l'introduction à Frege. Avec Frege, en revanche, là c'est clair, nous ne sommes plus du tout dans la théologie mais dans la logique pure. Il y a avec Frege un extraordinaire effort logiciste puisqu'il s'agit de construire, comme je vous le disais, la suite des nombres entiers comme si nous ne savions pas compter, comme si nous n'avions pas la numération à notre disposition, pas moins. Alors la question se pose : comment procéder ? Comment procéder pour construire cette suite des nombres si nous ne savons pas compter ?

Je vous conseille, je vous l'ai déjà conseillé, si vous voulez vraiment savoir de quoi il s'agit, de vous reporter à l'ouvrage de Frege, *Les Fondements de l'arithmétique*, parce que, en ce qui me concerne, je ne pourrais vous donner qu'une idée schématique du procédé de Frege.

Alors, je vais m'arrêter là, je ne sais pas si ça vaudra la peine de poursuivre la prochaine fois, et si vous êtes d'accord, mais je pense, Stéphane, que nous pourrions avoir un dialogue sur les questions cliniques que tu as longuement développées dans tes travaux divers... Mais je crois que c'est une question tout à fait essentielle, cette question du Un.

**Stéphane Thibierge** : Je te propose effectivement que tu continues ton propos qui est très bien engagé et très important pour qu'on soit un petit peu armé pour saisir pourquoi Lacan passe par toutes ces références, le *Parménide*, Frege,... comme tu l'as évoqué. Donc, je crois qu'il faut que tu termines ton propos. Et moi, ça me donne l'occasion, comme nous le disions en préparant cette soirée, ça me donnera l'occasion de reprendre à mon tour ce que dit Lacan, mais en l'articulant... au fond, c'est très proche de ce que tu évoques, simplement, je le prendrai par un autre versant, c'est-à-dire par le versant de ce que la psychose permet d'articuler de cette question du Un. Melman en a dit un mot pendant les journées de ce week-end, à un moment donné, lorsqu'il a dit que ce Un, au fond, il était cliniquement présenté, le Un au sens unien, si l'on peut dire, il était présenté dans, en quelque sorte, le S1 pur, le signifiant maître à l'état pur, dans la psychose. Il l'a dit comme ça.

**Claude Landman** : Il faudra que l'on revienne sur ce point, je crois que ça ouvre des questions en effet, vraiment !

**Stéphane Thibierge** : Alors, il faut que tu continues ton propos sur cette mise en place que tu fais à partir de Lacan. Et moi, je ferai à mon tour de même mais en prenant les choses par un autre biais. D'ailleurs, on ne peut pas éviter, je crois, de reprendre la question de l'espace ; dans la leçon V, Lacan l'évoque, il évoque, vous savez, à propos de la demande : *Je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que c'est pas ça*, eh bien, il montre très bien pourquoi on est amené pour saisir ce dont il nous parle à s'avancer dans quelque chose qui n'est pas l'espace, bien que ça suppose deux lieux. Vous savez, quand il dit que au lieu du destinataire et du destinataire, avec un message à transmettre – ça c'est le schéma classique, il y a l'émetteur, le récepteur, et il y a le message – Lacan dit de façon, comme toujours, très subvertissante, il dit : non, c'est pas ça ; la ternarité, il y a un je, il y a l'adresse – le tu – et il y a entre les deux le message. Et il va montrer la nécessité d'un quatrième terme qui est encore extérieur aux trois, et il va montrer comment est nécessitée par là une distinction du lieu qui n'est pas une distinction d'espace. Et ça, c'est la question qu'il avait commencé déjà à articuler avec le stade du miroir (c'est aussi ce que tu as évoqué tout à l'heure, la référence au stade du miroir). Ces questions sont très liées, la question que tu as commencé de déplier, la question du *ya d'un*, la question du trait unaire, la question de l'image, et la question du symbolique – c'est-à-dire du S1 et du S2 –, tout ça est très lié. Je crois qu'on ne peut pas ne pas prendre le temps, comme tu le suggères, de déplier ça.

**Claude Landman** : Oui, parce que je pense en plus que dans ce séminaire Lacan produit une avancée précisément autour du statut du S1 – il poursuit en cela ce qu'il avançait déjà l'année précédente, et même l'année d'avant dans *L'envers de la psychanalyse* – mais, le S1 est en référence au réel et à l'imaginaire, on y reviendra.

**Stéphane Thibierge** : Tu as dit, je le mentionne avant de l'oublier, mais tu as souligné, à mon avis, très justement et très fortement, que *ya d'un*, c'est un

fait d'écriture. Tu as dit aussi : c'est une interprétation que donne Lacan, et qui, d'une certaine manière, résume de la manière la plus simple le fait de l'interprétation, c'est-à-dire effectivement, un fait d'écriture qui n'a pas besoin de parole, tu as eu raison d'insister là-dessus. A la limite, il n'y a pas besoin de parole, il suffit que ce lieu, très nouveau dans notre culture, qu'est le cabinet de l'analyste, il suffit que ce lieu donne occasion aux propos du patient d'être simplement entendus, c'est-à-dire, de se lire ; et pour ça, il n'y a pas besoin de paroles, il n'y a besoin que de la présence de l'analyste, c'est-à-dire, c'est pas simplement... encore que... Enfin, il faut évidemment quand même la tenir la présence de l'analyste.

**Claude Landman** : Ça c'est sûr.

**Stéphane Thibierge** : Et tu as eu raison de souligner, je crois que ce *yad'un*, c'est un fait d'écriture dont on n'avait jamais, avant Freud et avant Lacan, rendu compte, et dont on ne s'était jamais rendu compte. La psychanalyse, c'est ça aussi.

**Claude Landman** : Tu vois, pour poursuivre ce que tu dis, et qui me paraît très important, je vais faire référence à une phrase que Melman a commentée ce week-end, une phrase très surprenante, à mon avis, c'est à la page 10, avant-dernier paragraphe. Lacan dit quelque chose comme ça :

*« Au reste la question n'est pas de la découverte de l'inconscient... »*

Écoutez, franchement, si la question n'est pas celle de la découverte de l'inconscient, quelle est-elle ? Il nous dit, cette question, elle n'est pas celle de la découverte de l'inconscient

*...qui dans le symbolique a sa matière préformée...*

Autrement dit, l'inconscient a sa matière préformée dans le symbolique. Il parle de la découverte de Freud. Et il dit, tu parlais du dispositif de la cure, c'est pourquoi tu m'y as fait pensé, donc :

*... mais de la création du dispositif dont le réel touche au réel, soit ce que j'ai articulé comme le discours analytique. »*

C'est-à-dire que pour Lacan, à ce moment de son enseignement, ce qui est décisif dans l'invention freudienne, dans la création freudienne, c'est ce « dispositif dont le réel – réel du dispositif – touche au réel ».

**Stéphane Thibierge** : C'est ça la présence de l'analyste...

**Claude Landman** : ...et c'est ça le discours analytique, quelque chose qui effectivement s'écrit. Le discours analytique, on peut le dire, bien entendu, mais si on veut être tout à fait précis, il convient avec Lacan de l'écrire :

$$\begin{array}{ccc} a & \rightarrow & \$ \\ \hline S_2 & & S_1 \end{array}$$

C'est ça qui paraît à Lacan, en 72, le plus important, plus important que la découverte de l'inconscient. Vous voyez un peu le type de bascule par rapport à la direction de la cure. Donc, l'importance du dispositif. Ça a été énormément reproché à Lacan de jouer du dispositif, c'est-à-dire de faire du dispositif, quasiment, le plus important dans la cure.

Vous voyez, ça ouvre vraiment des questions incroyables qui ne peuvent que déplacer nos certitudes, nos conventions, pour être plus précis, puisqu'il s'agit de conventions.

**Stéphane Thibierge** : Une chose, Claude, parce que j'étais en train de me demander pourquoi j'ai dit, et même deux fois, « la présence de l'analyste » alors qu'il s'agit du dispositif. A la limite, on peut se dire que le dispositif n'a pas tellement besoin de... En plus, si on parle d'un discours sans paroles. Mais c'est en l'écoutant, je me disais ceci : ce qu'évoquait notamment Melman, mais pas seulement Melman, quelques collègues aussi qui ont pris la parole, et ce qui nous importe, je crois, à l'Association ou dans d'autres lieux encore, c'est que Lacan a toujours montré comment la simplicité, le caractère effectif du discours analytique, c'est-à-dire de l'analyse en acte, devait être toujours préféré à sa solidification dans des énoncés, c'est-à-dire dans un savoir. Lacan en a fait pratiquement ce qu'il appelle d'ailleurs *la dignité* de son propos. Or, le risque, et c'est évidemment, le risque aussi pour nous, – on le voit bien dans la manière dont Lacan est, aujourd'hui, trente ou quarante ans après, repris par les uns ou par les autres, pas de la même façon – c'est qu'on voit bien combien la tentation est immense de faire de tout ce tranchant, de cette extraordinaire existence dans le rapport à ce dont il s'agit dans l'analyse, d'en faire un corpus, un bloc d'énoncés. Alors que si je parlais de la présence de l'analyste, c'est que là-dedans, le psychanalyste, c'est quand même d'abord celui qui est attentif à ce fil tenu de faire que s'entende, c'est-à-dire que se lise, effectivement maintenant, en acte, le propos de l'analysant ; et ce n'est pas d'empiler du savoir à partir de tout ça. Je veux dire que c'est très important cette histoire de dispositif, et s'il n'y a pas des analystes pour le soutenir, ce dispositif, – ce qui n'est évidemment pas simple quand même, parce que c'est l'enjeu, c'est le seul au fond –, eh bien, il disparaît aussi facilement qu'il se construit parce que ce n'est pas un dispositif très compliqué.

**Claude Landman** : Est-ce que vous avez des remarques à faire, des questions à poser ? Oui, Marcelo ?

**Marcelo Gryner** : Je voudrais d'abord savoir la différence entre le trait unaire, qui apparaît dans l'Identification, et l'unien, l'Un, donc je voudrais mieux comprendre. Et je voudrais faire aussi une remarque : cette histoire-là du mouvement et du repos ; tout de suite après, Parménide, si mes souvenirs sont bons, va faire quelques paradoxes (et je ne sais pas si les gens le savent mais Lewis Carroll, je pense, est un lecteur très attentif de ce passage-là, et il y a un très bon commentaire dans *La Logique du sens*, au début de *La Logique du sens*, un moment où Deleuze n'était pas encore un ennemi de la psychanalyse, du mouvement psychanalytique), et Parménide va montrer, par

exemple, qu'on ne peut pas vieillir comme on vieillit dans tout mouvement sans en même temps devenir plus jeune. On devient plus jeune par rapport à ce qu'on est en train de devenir par exemple ; donc ça tire dans les deux directions. Dans ce sens-là, c'est un mouvement, c'est un flux. C'est à partir de là (ça c'est une question) que Lacan va désontologiser le Un, c'est ça qu'il fait ? C'est parce que c'est un mouvement qui dit « ce n'est pas de l'être » ? C'est bien cela ? Et je voudrais ajouter qu'il ne serait pas le seul ; toute la théologie négative dans les trois religions va distinguer absolument l'Un de l'être.

**Claude Landman** : Vous avez raison, mais je crois que ce sur quoi Lacan s'appuie, c'est le caractère de surgissement. D'ailleurs, cette émergence de l'Un – mais on verra de quel Un il s'agit – parce que c'est l'émergence de l'Un qui manque, en réalité. C'est-à-dire que c'est là où ça va devenir fort intéressant, on essaiera de l'aborder la prochaine fois. Et de la même façon que la première partie de votre question, ce que je crois qui est essentiel entre l'uniaire et l'unien – l'uniaire, c'est plutôt du côté de l'élément, du trait, et l'unien, c'est ce qui unirait les éléments entre eux – mais ce qui est très important à considérer, c'est que – et nous le verrons avec Frege – ce Un qui unit, ce Un unien, eh bien, il doit être une entité en tant que telle pour Frege. C'est-à-dire que pour qu'il y ait la prise en compte de l'ensemble vide, il faut également que ce Un qui unit se tienne alors qu'il n'y a aucun élément. C'est ça, le point, je dirais, fondamental chez Frege, et que les paradoxes de Russell vont faire littéralement exploser. Donc vous verrez les enjeux seront considérables, et je pense que sans l'invention par Lacan de l'unien, c'est-à-dire de l'appui pris sur le dire, pour que quelque chose s'unisse entre des éléments... C'est ça, s'il n'y a pas le point d'appui pris sur le dire, un enfant ne se constitue pas dans l'unité du miroir, c'est fondamental. Effectivement – je me retourne vers Stéphane qui a beaucoup travaillé cela – s'il n'y avait pas ce *yadl'un*, cet appui pris sur le dire, ce surgissement, je ne suis pas sûr qu'un enfant puisse se constituer son image stable, son image d'unité dans le miroir. Je pense que quelque chose du registre de la psychose peut être aussi repéré avec ça, et je vous assure que par rapport à la seule forclusion du Nom-du-père, ça constitue pour notre clinique éventuellement, je dirais, un aperçu nouveau.

**Marcelo Gryner** : Est-ce dans le trait uniaire, il y aurait ensuite un S<sub>2</sub>, tandis que dans le unien, il n'y a pas de S<sub>2</sub> par la suite ?

**Stéphane Thibierge** : C'est d'un autre ordre. Dans le fil de ce que vient de dire Claude : c'est vrai, tu as tout à fait raison d'accentuer ce point que, dans le stade du miroir, s'il n'y a pas cette parole qui vient inscrire quelque chose, c'est à dire qui a un effet d'écriture en tant que parole, eh bien, il n'y a pas, ce n'est pas qu'il n'y a pas constitution de l'image, parce que l'image se constitue toute seule, d'ailleurs dans la psychose, il y a de l'image, mais elle ne tient pas.

**Claude Landman** : Elle ne tient pas, voilà c'est ça.

**Stéphane Thibierge** : Il est extrêmement éclairant – pour répondre à la question que vous posez très justement – de remarquer (ça m'est venu en vous écoutant) que... Quand est-ce que Lacan amène *ya dl'un* ? Il l'amène justement dans le fil de cette question qui est une question qui est en quelque sorte la plus simple de toutes les questions : *Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que c'est pas ça*. De quoi parle-t-il ? Eh bien, il l'illustre en disant *ya dl'un*. C'est ça que je te demande de refuser... etc. C'est ça ! C'est ce qui à la fois fait surgir cette demande et ne lui répond pas, parce que c'est pas ça. C'est ce trait premier *ya dl'un* que Claude évoquait à l'instant à propos du stade du miroir. D'une certaine manière ce *ya dl'un*, c'est ce qu'un parlêtre vient attester à un enfant devant le miroir, et auquel l'enfant va en quelque sorte articuler quelque chose (nous reviendrons sur ce quelque chose) qui permet que, le Un, il ne le vive pas – je veux dire, le Un, il n'y existe pas, dit le sujet – comme ils existeront toujours, et de la manière qui est la leur, les sujets qu'on appelle psychotiques, qui, eux, ne pourront en quelque sorte se débrouiller avec ce *ya dl'un* qu'en le faisant exister d'une manière très particulière, c'est-à-dire, en le faisant exister en s'en faisant les... à la fois, ils vont le dénoncer, et puis en même temps, ils vont lui donner sa consistance d'Un vraiment, ni de trait unaire, ni unienne, mais vraiment l'Un !

**Eriko Thibierge** : C'est-à-dire un être ?

**Stéphane Thibierge** : C'est-à-dire un être, absolument ! Enfin un être !

**Claude Landman** : Vous savez – pour poursuivre là, ce que dit Stéphane, ou pour le dire autrement – Lacan dans la leçon IX, il va dire : « eh bien, je vais vous figurer l'unien. Voilà, je vais vous figurer ce fameux ensemble qui unit en tant que tel : eh bien c'est un sac vide. ». Il reprendra avec le nœud borroméen cette idée du corps comme sac troué. Donc vous voyez que ce Un a à faire au corps, au corps réel, au sac. Et il va nous dire : « eh bien, finalement, rien de l'uniaire ne peut ni entrer ni sortir s'il n'y a pas ce sac vide. ». C'est-à-dire que si ce sac vide, si quelque chose du *ya dl'un* n'émerge pas, les traits unaires ne peuvent pas se trouver pris, réunis. Et alors là, quand Stéphane analyse le syndrome de Fregoli, c'est-à-dire, vous savez, Fregoli, c'était cet acteur incroyable qui passait sur la scène et qui... combien de déguisements dans une heure ? Je ne sais pas combien...

**Stéphane Thibierge** : ... Soixante.

**Claude Landman** : Soixante ! Il passait sur la scène, et il repassait, il changeait en permanence de costumes, de unaires, de Un. Eh bien, on en a décrit une pathologie qui s'appelle le *syndrome de Fregoli*, c'est une psychose assez rare, mais fort intéressante, que je conseille...

**Stéphane Thibierge** : ... pas si rare d'ailleurs.

**Claude Landman** : Pas si rare parce qu'il y a des formes..., enfin qu'importe,

je vous conseille d'aller voir le bouquin de Stéphane, eh bien, je dois dire que d'une certaine façon, Fregoli, c'est quelque chose comme ça, c'est quand les traits unaires n'ont pas pu être pris dans le sac, moyennement quoi, il faut en changer en permanence. Et puis c'est vrai aussi pour cet autre syndrome qui est celui de l'illusion des sosies. Moi, j'ai connu une patiente qui avait un syndrome de Capgras, c'était extraordinaire, à chaque fois elle doutait de mon identité. Donc tout ça, ce sont des questions cliniques. Et c'est pourquoi – je t'en avais parlé dimanche – cette question de l'unien est susceptible de renouveler, d'éclairer encore cette clinique si importante. Donc pour le dire autrement, s'il n'y a pas la mise en place de cet unien, de ce sac vide qui est susceptible d'accueillir, de recueillir les traits unaires, et en même temps de permettre aussi que les *uns* en sortent, eh bien, il est probable que quelque chose de la psychose se met en place. Moi je l'entends aussi comme ça. C'est, dit-il, une porte d'entrée, le sac en question.

**Marcelo Garguilo** : Vous avez commencé à parler de la psychose et de l'hystérie, pouvez-vous dire un mot là-dessus ?

**Claude Landman** : Oui vous avez raison, j'ai dit ça. Il me semble que la question dans l'hystérie se pose d'une manière différente, bien sûr, que dans la psychose, mais la question de la consistance du corps est aussi posée par l'hystérique, par ses symptômes. Les difficultés, pour une femme, allons un peu plus loin, de faire que son corps consiste, fasse Un, pour des raisons qui tiennent là au discours qui la situe du côté de l'Autre. Et quand une femme ne veut pas pour des raisons, peu importe lesquelles, quand une femme se défend de cette injonction du discours d'avoir à aller occuper la place de l'Autre et qu'elle se maintient dans cette compétition avec le Un, eh bien, je pense que (mais il faudrait le développer, le préciser) un des effets en retour, ça peut-être ces symptômes que l'on peut voir dans l'hystérie. Il faudrait qu'on aborde peut-être aussi cette question, elle est importante aussi...

**Stéphane Thibierge** : ...de l'hystérie ?

**Claude Landman** : ...de l'hystérie, et même de ce qui fait Un pour une femme...

**Eriko Thibierge** : ... du côté féminin.

**Claude Landman** : Oui, oui, du côté féminin, c'est une question...

**Stéphane Thibierge** : Il se trouve que le hasard veut que nous ayons vu une patiente à Henri Ey dans le service de Michel Daudin, du service du Docteur Nodet, où travaille Michel Daudin, et où je travaille aussi avec Hubert de Novion, il se trouve que nous avons eu une présentation d'une patiente qui évoque très bien ces questions, je te passerai le texte.

**Claude Landman** : Avec plaisir.

**Stéphane Thibierge** : Justement de ce qu'on peut appeler, dans certains cas, le côté qui rend une femme folle sans qu'elle soit psychotique. Quand on dit d'une femme qu'elle est folle, mais elle n'est pas psychotique...

**Eriko Thibierge** : Mais elle était quoi ? Morcelée ?

**Stéphane Thibierge** : Elle était névrosée, c'était ce qu'on appellerait une hystérique.

**Eriko Thibierge** : Elle avait un problème avec son image du corps ?

**Stéphane Thibierge** : C'est plus que ça... Oui, elle avait un rapport, disons, qui ressemblait à quelque chose de traumatique, c'est trop dire « traumatique », mais un rapport très angoissé à cette unité qui faisait que, évidemment, dans sa vie, dans son existence – elle avait quarante ans – il y avait beaucoup de choses qui évoquaient le traumatisme, l'angoisse, la répétition, une position d'objet assez radicale ; ce qui faisait qu'au premier abord comme ça, très rapidement, on aurait pu penser que c'était une psychose. Ce n'était pas du tout une psychose, enfin c'est montrable assez facilement.

**Anne Cathelineau** : Ce qui, moi, me fait travailler en ce moment, c'est en rapport avec ce que tu disais, articulé au nœud borroméen, c'est-à-dire que pour une femme (et c'est une question que je me pose), il peut y avoir à certains moments, et par exemple dans le cas que je n'ai pas entendu ni vu, je ne dirais pas une disjonction, mais un phénomène qui fait que ça part, ça se dénoue, mais en même temps sans qu'elle soit folle.

**Stéphane Thibierge** : Mais une femme peut disjoncter. [rires]

**Anne Cathelineau** : C'est ça, non mais je voulais dire disjoncter au sens où le réel, le symbolique, et l'imaginaire ne sont plus noués.

**Stéphane Thibierge** : Absolument !

**Anne Cathelineau** : Et ça c'est quand même assez particulier. Enfin je trouve, oui parce qu'elle n'est pas psychotique, pas forcément psychotique...

**Stéphane Thibierge** : Il y a des états crépusculaires comme on appelle ça...

**E. Thibierge et A. Cathelineau** : ...Et ça peut se renouer. Ou alors se déliter rapidement...

**Claude Landman** : Vous verrez que le Un, le S<sub>1</sub>, Lacan commence à le situer du côté de l'homogénéisation du réel et de l'imaginaire. C'est ça qui est entièrement nouveau, et qu'on verra de plus en plus au fil des séminaires et qui culminera avec le *Sinthome*. S<sub>1</sub>, c'est quelque chose qui est un mélange de 0 et de 1, donc de quelque chose qui est entre le réel et l'imaginaire, et qui

va émerger en tant que signifiant, bien entendu, mais signifiant qui aura pris appui sur cette dimension réel/imaginaire. Il dit, dans *Un Discours qui ne serait pas du semblant*, « les signifiants sont dans la nature ». C'est-à-dire que, là, on n'est pas dans le registre de la langue mais de l'appui pris du signifiant maître dans la nature, c'est-à-dire là où, effectivement, il n'y a que réel et imaginaire. C'est ça la nature, pas de symbolique dans la nature. Et pourquoi ce S<sub>1</sub> prend appui sur le réel et l'imaginaire ? Parce qu'il n'y a pas, dans le symbolique, ce signifiant en question qui viendrait compléter le symbolique. Le symbolique, il est troué ; donc il faut bien en quelque sorte qu'un signifiant émerge d'ailleurs, ça sera le signifiant phallique, mais ça sera aussi ces signifiants de la nature qui ont tant d'importance : les étoiles, le jour, la nuit,... Et ça c'est vraiment une ouverture à partir de notamment *D'un Discours qui n'est pas du semblant*, c'est-à-dire le séminaire précédent celui-ci. Est-ce qu'on peut peut-être s'arrêter ?

**Stéphane Thibierge** : Juste une chose programmatique. Donc la prochaine fois, je propose, Claude, que tu termines tranquillement ton propos. Et puis je prendrai la suite. Pour les lectures, on peut peut-être dire que nous gardons V, VI, VII et nous ajoutons VIII et IX.

**Claude Landman** : Oui, très bien, et surtout la IX. La IX est essentielle par rapport à ce que nous dirons la prochaine fois.

*Transcription : Solveig Buch*